

Matériel protégé par le droit d'auteur

Christophe Salaün



# éloge de la roue libre

Matériel protégé par le droit d'auteur

**Christophe Salaün**

*Éloge de la roue libre*



Essai

## **Du même auteur**

*Apprendre à philosopher avec Schopenhauer*  
Ellipses, 2010

*L'art du bonheur selon les philosophes*  
Mille et une nuits, 2013



## L'ascension du mont Ventoux

« S'il n'y avait pas de côte, disait Émile Zola, la bicyclette, avant cinquante ans, tuerait le cheval. » Le vélo trouve en effet sur sa route un obstacle de taille, naturel qui plus est. Le relief se plaît à contrarier les espérances les plus optimistes. La foi mise à part, on n'a encore rien trouvé pour déplacer les montagnes. L'invention du dérailleur a permis de faciliter la tâche au grimpeur, il n'a pas pour autant fait disparaître la nécessité de l'effort soutenu. Le vélo est ainsi une manière irréductible d'éprouver dans ma chair la consistance des rapports de force. Lutter contre le vent ou le froid, faire face à une averse, pédaler sous un soleil de plomb sont à l'évidence des expériences qui m'obligent à reconsidérer la prégnance de la réalité non plus virtuelle de mon existence calfeutrée mais celle bien « réelle », c'est-à-dire qui me « résiste » et m'impose ses effets, qui donne corps et sens à tout le reste. Car le vélo, c'est l'épreuve de la distance, mais c'est aussi celle des éléments. Le vent est par exemple un adversaire plus coriace que n'importe quel accident du terrain : sentier caillouteux, chemin détrempé, descente en virages, interminable faux-plat ou côte sévère. Car aussi éprouvantes soient-elles, ces choses ont toujours une fin : je retrouve bientôt le bitume lisse, une chaussée bien entretenue, comme en général je descends après avoir monté. Surtout, je me fais

toujours, sans grande difficulté, une bonne raison à mon effort. Après tout, ne savais-je pas par avance à quoi m'attendre en m'engageant dans cette direction, en empruntant ce chemin ? C'est parfois même pour les dénivelés, le plus ou moins bon état de la route que je les avais choisis... Mais le vent ? Nul ne le choisit jamais. Il se lève soudain, à la sortie d'un virage, me prend et me secoue, et quand il m'accompagne, c'est, comme une malédiction, pour ne plus me quitter ! Il arrive qu'il me pousse avec bonheur comme en mer il gonfle opportunément les voiles du dériveur. Mais ses bourrasques, quand elles me frappent de côté, sont redoutables et, de face, il fait du moindre coup de pédale un acte dérisoire, une tentative misérable, anéantissant tout effort. Comparé à lui, la pluie est une bénédiction : faible, elle rafraîchit ; forte, battante, froide, c'est un aiguillon : comme elle rend désirable le retour au logis, et me pousse ainsi à lancer toutes mes forces dans la bataille ! Et, quand enfin je rentre, comme je suis heureux d'être arrivé et amusé de la déconvenue : ah quelle saucée j'ai pris ! Dans quel état je suis rentré ! Mais le vent... La moindre escapade se transforme en corvée. Et si la journée s'achève avant qu'il ne tombe, quel que soit l'état de la route, il est une calamité !

Qu'il pleuve, qu'il vente, que la route soit écrasée par un soleil de plomb, la pratique de la bicyclette me met aux prises avec les choses dans leur brutalité, avec mes limites d'homme. Le vélo est ainsi à la mesure de la vie : il s'agit d'épouser, dans ses nuances les plus fines, les lignes mouvantes des

réalités qui m'entourent, que je traverse, et qui me portent.

La moindre côte me rappelle aussi opportunément le désagrément d'un tel mode de locomotion. À côté d'une ascension à vélo, la marche, même en montagne, reste un plaisir. Elle offre en tout cas une facilité indéniable. Je me souviens d'avoir gravi dans les Alpes liguriennes, par une chaleur suffocante, des sentiers escarpés, jadis empruntés par les voyageurs et leurs ânes. Mais encore pouvais-je m'arrêter reprendre mon souffle sans perdre l'équilibre. Tandis qu'à vélo une côte bretonne suffit bien souvent à me désarçonner, à me faire regretter mes velléités sportives, à doucher l'enthousiasme naïf des commencements. Car non content de souffrir des bras, des cuisses, des reins, du dos, des épaules, de sentir bourdonner mes oreilles, de me sentir bientôt défaillir, la dernière extrémité est encore de mettre pied à terre et de pousser piteusement ma machine, en pestant contre mon propre entêtement et contre la terre entière.

Il y a des philosophes qui ne se sentent bien que dans l'ascension<sup>34</sup>, d'autres qui ne respirent avec

---

<sup>34</sup> « Je suis un voyageur et un grimpeur de montagnes ; je n'aime pas les plaines, et il me semble que je ne puis rester tranquille longtemps. Et quelle que soit ma destinée, quel que soit l'événement qui m'arrive, – ce sera toujours pour moi un voyage ou une ascension : on ne vit finalement que ce que l'on a en soi ». Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, III.

aisance que dans la langueur des plaines. Pétrarque marque le difficile partage entre les deux. Il aspire à monter au sommet mais ne s'y résout qu'avec la plus grande difficulté, différant autant qu'il le peut le moment où il s'attaquera enfin à la sente raide. Il ne se sent pas l'étoffe d'un héros ou d'un demi-dieu. Il n'a pas encore été happé par le désir de la grandeur. Il lui préfère une autre ivresse, celle de flâner tout son saoul, de profiter pleinement du mouvement facile de la descente et du plat. Je ne peux qu'évoquer ici le sport cycliste et en particulier l'épreuve reine, le Tour de France. S'il y a un stoïcisme de la bicyclette, c'est dans ces courses mythiques qu'il se présente dans son évidence et sa complexité. *Sustine et abstine*. « Supporte et abstiens-toi », c'est la devise des stoïciens. « Supporte » tous les événements qui ne dépendent pas de toi, l'adversité, le sort, que tu ne saurais changer ou modifier à ta guise, et « abstiens-toi », en ce qui ne dépend que de toi, de te laisser glisser selon la pente de certains désirs, des passions qui peuvent te perdre par leurs excès. Sans doute, objectera-t-on, le sport cycliste est-il plus proche de l'excès et de la démesure que de la vie équilibrée, guidée par la seule raison. Mais il faut reconnaître l'étonnante maîtrise de soi, l'étonnante ascèse, la capacité hors-norme de l'endurance.

Quand un sport s'empare d'une activité, il en résulte un processus de transformation qui la dénature et la configure durablement. Le sport a fait du vélo un nouvel instrument de compétition, un

levier supplémentaire de la sélection et de la distinction. L'idée de faire la course, de se mesurer les uns aux autres et de se disputer, à coup de mollet, l'accès à un podium, est déjà une manière de reconnaître le caractère essentiellement « gratuit » du vélo. La course de vitesse, la réduction du vélo à un spectacle destiné à ceux qui n'en font pas – ou qui en ont seulement l'expérience utilitaire –, la réduction du cycliste au cheval de course, traduit également l'abandon d'une activité qui vaudrait pour elle-même, c'est-à-dire du point de vue de celui seul qui l'exerce. Pourtant, à quelle somme d'effort est-on prêt à consentir pour une activité si « gratuite » ? Signe qu'il s'agit moins de produire que de constituer, de réaliser. Selon la mythologie du Tour de France, lors des épreuves de montagne, bien davantage que les cols, les grands sommets sont vus comme des « juges de paix » : leur verdict sans appel met tout le monde d'accord. De tous, le Ventoux est sans doute le plus emblématique : « Véritable Moloch, despote des cyclistes, il ne pardonne jamais aux faibles, se fait payer un tribut injuste de souffrances » écrit Roland Barthes dans ses *Mythologies*.

Barthes a souligné cette superproduction héroïque qu'est le Tour de France. Car le Tour, par définition, fabrique du mythe et les héros qui vont avec. C'est ainsi qu'il donne au vélo ses lettres de noblesse. Quand quelques parias se font durablement un nom, quittent la modestie d'une existence professionnelle ou d'un milieu pour la lumière des podiums – Coppi le garçon boucher,

Bobet le mitron, Poulidor, le garçon de ferme – ce sont des milliers d'anonymes qui envahissent les routes et qui, le temps d'une balade, s'imaginent à leur place. Combien de jeunes Grecs et de jeunes Romains se sont rêvés, au cours de leurs jeux, dans la peau d'Achille ou d'Hector ? De même, des générations de gamins se sont pris pour Coppi, Bobet, Poulidor, Merckx ou d'autres en chevauchant leur vélo. Quiconque monte sur un vélo et s'essaie un tant soit peu à la vitesse ne manque pas à la vérité de se prendre bientôt pour un athlète penché sur le guidon de sa machine. Mais comme tous les symboles, son évocation est aussi l'objet de tous les accommodements. S'il m'arrive de me sentir l'âme d'un coureur quand, tête baissée, je m'appête à gravir une côte ou à dévaler une pente, la difficulté de l'effort ou la modestie objective de la performance me fait bien vite retrouver la raison et renouer avec une pratique plus détachée et moins éreintante, condition d'un plaisir renouvelé, plus propice à la jouissance de la légèreté aérienne.

Comme tout sportif de haut niveau, le coureur cycliste est dans le dépassement physique, dans la glorification du corps dompté, dans le surpassement de soi et des autres. En cela, au rebours d'une conception rapide et simpliste que l'on se fait parfois de l'athlète, il n'a pas rompu avec la profondeur de l'existence, son énigme, sa dimension métaphysique. Guère disert sur le sens de sa pratique sportive, il se borne le plus souvent à tenir sur le vélo un discours essentiellement

technique : il dit sa motivation, l'état de sa condition physique, envisage volontiers les chances des uns et des autres avec la modestie de celui qui sait que rien n'est jamais gagné d'avance. Mais dès qu'il est sur la route à disputer une course ou une étape, il renoue avec la surhumanité des dieux du stade antique. Il est muscles, concentration, résignation à la souffrance, détermination pure, mais aussi stratégie, ruse, dans un oubli formidable de soi. Ce qu'offre l'entreprise agonistique du cyclisme, c'est une esthétique tragique, toute une vie bouillonnante au service d'un sacrifice rarement voire nullement payé de ses efforts. Spectacle dérisoire et grandiose à la fois : les corps longilignes sont musculeux, les jambes développent en un jeu ininterrompu une puissance mécanique hors normes, la facilité déconcertante avec laquelle les côtes sont d'ailleurs « avalées », les trajectoires négociées, contrastent brutalement avec la réalité de la douleur qu'expriment les visages dans les moments les plus difficiles de la course. Ce contraste place d'emblée la course cycliste du côté du sublime plutôt que de celui de la simple beauté contemplative, dans la mesure où elle n'est que la démonstration de forces démesurées. Dans un tourbillon de cliquetis métalliques, des hommes, parfois des femmes, semblent emportés par une force obscure qui les aspire ; lors d'une échappée, on voit se jouer l'élan désespéré de fugitifs peu à peu rattrapés par un peloton vengeur ; dans les côtes, dans l'ascension d'un col, à mesure qu'on approche du sommet, des tiraillements de douleur

passent sur des visages autrement fermés. Devant le spectacle de ces corps qui souffrent, nous éprouvons assurément ce qu'Addison appelait « un plaisant sentiment d'horreur ».

En juillet 1955, Louison Bobet remporte la onzième étape du Tour de France après une impressionnante ascension du Mont Ventoux. Qui songerait à le comparer à Pétrarque, son illustre devancier qui en a fait, à pied certes, l'ascension quelques siècles auparavant, le 26 avril 1336 ? Les deux ascensions ont pourtant ceci de commun qu'elle se définissent par la fin à atteindre, c'est-à-dire le sommet. Là est la difficulté, là l'enjeu, là l'épreuve. Bien sûr, chez Pétrarque, l'arrivée au sommet est frappée d'une conscience aiguë de la vanité d'une telle entreprise quand chez Bobet, c'est à la fois la condition d'une victoire d'étape et, alors même qu'il souffre d'une blessure, la démonstration de sa supériorité physique sur ses concurrents. Quand Pétrarque doit livrer bataille contre lui-même, contre sa paresse, sa tendance à éviter autant que possible de se confronter à la pente du sentier, on ne perçoit pas chez le cycliste le moindre atermolement, il est là pour l'attaque, et les marques de douleur qu'on pouvait lire sur son visage traduisent seulement l'effort et la fatigue du corps, non une âme en proie au doute... Mais, dans un cas comme dans l'autre, le sommet est le but. Il faut en triompher, comme le Bien doit l'emporter

sur le Mal, comme le héros sur la malédiction<sup>35</sup>, la légèreté de l'âme sur la gravité du corps.

« Ce que nous appelons la béatitude, écrit Pétrarque, ne se trouve que dans les hauteurs, et la route qui y mène, comme on le dit, est étroite. Là aussi, le chemin comporte bien des sommets à gravir, et l'on ne progresse que par degrés, de succès en succès, de vertu en vertu. C'est au sommet que tout s'accomplit, au sommet que s'achève la route : c'est là que tendent nos pérégrinations. »<sup>36</sup> Pétrarque voit dans le sommet l'aboutissement de tout effort, le couronnement du travail d'élévation, rien moins que la délivrance du corps. Ce qui importe, c'est de se libérer de ce qui nous freine et nous retient ici-bas. Le spectacle qui nous attend là-haut est même peu de chose comparé à la satisfaction d'avoir vaincu ses résistances, d'avoir remporté la bataille contre soi-même.

Si Pétrarque avait eu un vélo, il aurait peut-être convenu que les pérégrinations n'ont au contraire d'autre but qu'elles-mêmes, que ce qui compte à vélo ce n'est point d'arriver au sommet, de se faire violence pour se détourner des facilités de la vallée,

---

<sup>35</sup> Cf. Roland Barthes, *Mythologies*, « Le Tour de France comme épopée » : Le Ventoux est un « lieu d'épreuve pour le héros, quelque chose comme un enfer supérieur où le cycliste définira la vérité de son salut, soit par pur prométhéisme, opposant à ce dieu du Mal, un démon encore plus dur (Bobet, Satan de la bicyclette). »

<sup>36</sup> Pétrarque, *L'Ascension du mont Ventoux*, traduction française par Jérôme Vérain, Mille et une nuits, 2001, p. 14.

de s'affronter soi-même dans l'effort de l'ascension. L'essentiel justement est là, dans cette route qui serpente et épouse les contreforts de la vallée... Pédaler, c'est décider et suivre son mouvement, affronter les côtes mais aussi jouir des descentes, s'imposer un rythme et accepter celui que la route, par ses virages, son grain, son relief, impose également.

La course cycliste se nourrit volontiers du mythe : les efforts sans fin du coureur font du Tour une véritable odyssee. Mais modernité oblige, l'ascension du Mont Ventoux n'est plus cette délivrance du corps mais sa sanctification. C'est une occasion de performance, une épreuve moins spirituelle que purement physique qui mesure avec un chronomètre l'écart creusé entre les concurrents. Tout un vocabulaire mécaniste vient redoubler celui de la guerre et de la compétition. Les concepts d'« énergie » fournie, de « puissance » développée, de « kilowatts » d'effort, se mêlent aux traditionnels éléments agonistiques des sports antiques : qui est le plus rapide, le plus fort, le plus endurant ? Le cas du coureur cycliste a peut-être ceci de particulier que l'accent est mis sur le caractère « hybride » de l'athlète, signe de la démesure. Mi-homme, mi-machine, il est un centaure qui dépasse tout point commun avec n'importe lequel des hommes. Les performances arrachées de hautes luttes, et souvent à l'aide de produits dopants et d'anabolisants, portent d'emblée la marque du surhumain.

L'homme-vélo est semblable aux fameux androgynes qu'évoque Platon dans son *Banquet*. Dotés de deux paires de bras et de deux paires de jambes, cette qualité double leur confère une force impressionnante : quand ils se déplacent, ils ne marchent ni ne courent, mais roulent telles des billes, font la roue comme des acrobates. Le dos courbé, la tête rentrée dans les épaules, les bras épousant le guidon, le coureur cycliste ne fait plus qu'*un* avec sa machine. Ou plutôt il se fond en elle dans une sorte d'hybridation de chair et de carbone. Ce n'est plus à proprement parler le vélo qui le porte, le coureur n'a plus la posture droite du cavalier chevauchant et dirigeant sa monture. Par un étrange retournement, le vélo désormais n'est plus le prolongement de son corps, mais c'est lui, le coureur, qui est devenu celui du vélo.

La course cycliste est une glorification de l'antique aussi bien païen que chrétien. Le peloton à l'approche des grands cols m'apparaît comme un déferlement de centaures lancés à l'assaut de géants. Des duels fratricides, des abandons, des renoncements, des sacrifices. Mais c'est aussi la sanctification chrétienne de la douleur et de la mortification, la souffrance expiatoire, sans laquelle il n'est de victoire honorable. Triompher des résistances, galvaniser le corps, amplifier le sentiment de puissance, telle est alors la matrice

libératrice. « C'est si bon, dit Zola, d'être fort, d'aller malgré la pluie, le vent et les côtes ! »<sup>37</sup>

Pétrarque le marcheur offrait un parallèle entre un corps qui s'élève le long d'un sentier escarpé et un esprit qui vise le ciel. C'était pour mieux souligner que l'esprit est tout, et que le corps est ce poids mort dont il faut se délester pour atteindre à la parfaite sérénité. Dans le cas du coureur cycliste, la performance est celle d'un corps essentiellement machine, libéré du poids envahissant d'une âme qui doute ; la détermination du sportif est une question de nerfs, non de sensibilité si on entend par là une délicatesse d'âme, une forme de fragilité ouverte à la poésie du monde. Comme s'il fallait faire taire l'esprit pour que le corps retrouve tous ses droits.

---

<sup>37</sup> Émile Zola, *Paris*, IV, III.

## SOMMAIRE

<i>Prologue</i>	9
<i>Rouler</i>	21
<i>Dompter la bicyclette</i>	47
<i>Un jeu d'enfant</i>	65
<i>L'ascension du mont Ventoux</i>	75
<i>Éloge de la routine</i>	87
<i>En roue libre</i>	95
<i>Bibliographie</i>	109